

AVANT-PROPOS DE LA RÉDACTION

Vaincre et convaincre: le libéralisme face à la domination.

Le libéralisme qui s'impose progressivement dans nos sociétés occidentales semble avoir refoulé la question classique de la domination et l'avoir remplacée par les instances de régulation que sont le marché, la démocratie et le droit. Pourtant la multiplication des inégalités quotidiennes et des revendications «alter» pourraient être le signe que la domination reste un opérateur important de notre société.

On peut alors imaginer que les formes de domination au sein du libéralisme sont de nature différente que celles qui structuraient les sociétés davantage disciplinaires que nous avons pu connaître. Ce sont ces formes nouvelles que ce numéro de la Revue Economique et Sociale essaie d'explicitier. Pour cela, deux aspects de la domination sont présentés: la domination-contrôle des personnes, et plus précisément la domination au travail et la domination sur les marchés à travers le jeu de la compétition.

La première forme de la domination est analysée dans le dossier conduit par Hugues Poltier et Alain-Max Guénette. On y montre que la domination devient multiforme, continue et permanente (Martuccelli) et que la domination «par le dessus» (Courpasson) a perdu son actualité au profit d'une domination «à 360 degrés». Toute l'originalité de cette approche est de montrer que cette domination suppose alors un certain degré de consentement de la part des dominés. Ce sont les raisons et les techniques fondant l'obtention de ce consentement à être dominé qui sont nouvelles, ou en tous cas peu fréquentes dans les revues. Elles sont de deux ordres, nous disent les auteurs de ce dossier. D'une part, la domination a une utilité pratique pour les dominés (Giauque). Elle fournit un cadre, des repères et un débrayage de la responsabilité. En effet, le libéralisme porte souvent en lui un systémisme effrayant et épuisant: nous sommes responsables de nous-mêmes mais dans le même temps, il y a tant d'incertitudes et de potentielles sources d'imprévus que le pire peut toujours arriver. Comme le dit J.-P. Dupuy, le catastrophisme devient la norme. Penser, agir et assumer deviennent des sources de souffrance et de peur. La domination peut alors permettre de faire face à cette blessure narcissique en abdiquant pour un temps sa propre responsabilité.

Mais cette forme de la domination consentie ne peut l'être que dans certaines conditions d'acceptabilité. Ce sont ces conditions que détaille Y. Pesqueux dans un article que nous avons joint au dossier: le consentement ne peut être possible que si l'on comprend les sources de la soumission.

Mais la domination ne porte pas que sur les personnes. Le libéralisme économique implique la compétition qui suppose la quête de la domination. Cette compétition se retrouve bien sûr au niveau des personnes. Mais la deuxième partie de notre revue examine plutôt les leviers de la domination entre entreprises et entre pays. A travers les articles de Gugler et de ses collègues, on comprend en particulier le rôle essentiel de la maîtrise des ressources dans cette compétition. Parmi ces ressources, deux sont étudiées plus avant: les investissements en recherche-développement (Michel et Gugler sur le rapport CNUCED) et l'immigration (Gugler). Dans cette dernière étude, Gugler montre la nécessité qu'il y a pour un pays comme

la Suisse a développer une politique réfléchie concernant son immigration. La thèse qu'il défend est que la croissance est largement fonction de l'immigration. Il montre cependant que la Suisse a choisi une politique d'immigration sélective visant à attirer une main d'œuvre faiblement qualifiée et que ce choix n'est sans doute plus pertinent, cela pouvant expliquer la panne de croissance que connaît la Confédération. Cette thèse de la nécessité d'une immigration choisie peut et doit sûrement être discutée mais l'article de Gugler fournit, à nos yeux, une excellente base pour cela.

Ce sujet de la domination nous donne l'occasion de revenir encore une fois au cœur même de ce qui fait le sens de notre revue: fournir les moyens intellectuels de ne pas subir les dominations, c'est-à-dire d'avoir les mots pour les décrire, les concepts pour les comprendre et les moyens de les modifier si on le souhaite. Il n'y a vraisemblablement pas de lien social sans domination. Mais il ne serait pas acceptable que les dominations d'aujourd'hui ne soient plus réinterrogées au nom d'un libéralisme dont l'étymologie même rejeterait comme un tabou l'idée d'accepter qu'il puisse comporter de la domination.

Mais les mots, les concepts et les moyens d'agir ne suffisent pas. Il faut aussi être en capacité de les mobiliser. On comprend alors que la fatigue peut devenir un concept clef dans la soumission non consentie. Etre fatigué, c'est presque toujours ne plus remettre en cause la domination. La domination se joue aussi dans la lassitude de nos corps. Prendre son temps pour se reposer et pour lire, c'est aussi lutter contre la domination...

Pour la rédaction, Fabien DE GEUSER